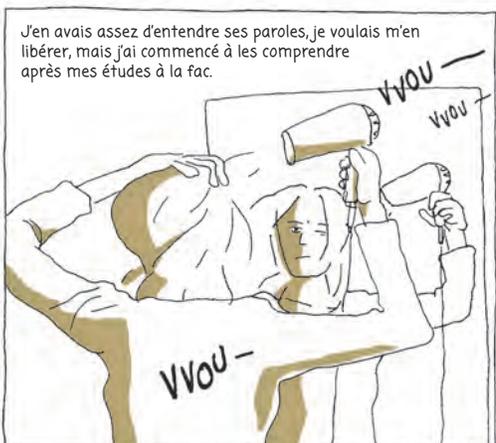
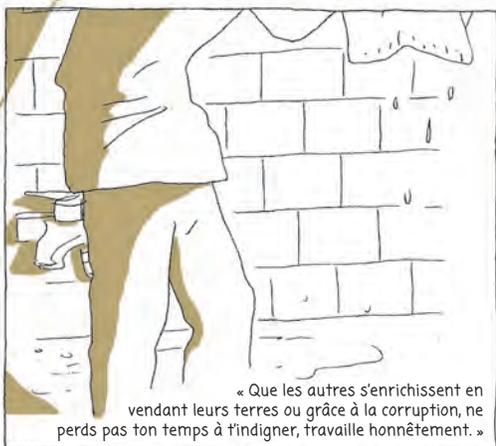


2. La tête sous l'eau

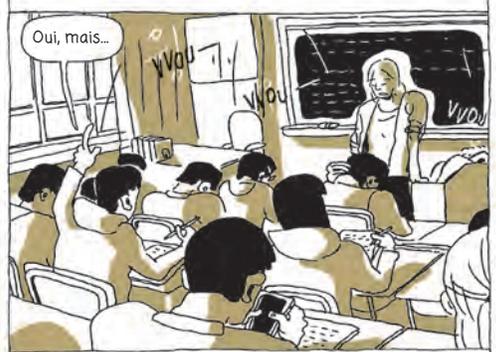




Ils disent que je ne fais que surveiller l'étude facultative pendant les vacances, alors que je donne de vrais cours.

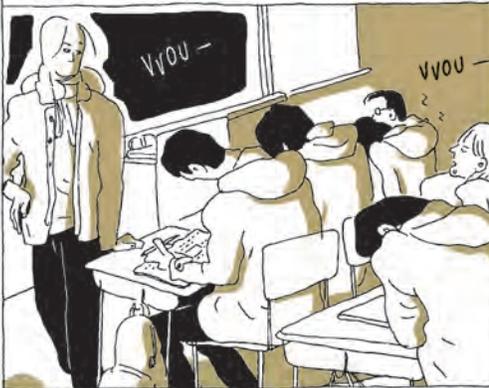


À force, je n'entends plus le brouhaha des élèves.



Ici, c'est comme dans un utérus, le liquide amniotique clapote.

Le programme avance bien et les élèves ne posent pas de questions.



Le ronflement du chauffage poussé à fond est assourdissant.



Ne nous posons pas trop de questions, nageons sereinement sans nous prendre la tête.



Si on n'avait plus besoin de se poser ce genre de question, on serait vraiment tranquilles.



Dans l'utérus, toutes les paroles sont floues.



Le premier jour du Nouvel An, la coutume veut que les enfants se prosternent devant les parents pour leur souhaiter la bonne année.



Durant cette fête, nous faisons le deuil d'une année passée.

Le grand-père est allé plusieurs fois à la banque les semaines précédentes pour retirer des billets flambant neufs qu'il a répartis dans des enveloppes blanches accompagnées d'une carte de vœux, le tout destiné à ses enfants et ses petits-enfants.

Intimidé par les regards des adultes braqués sur lui, l'unique petit-fils est à deux doigts de fondre en larmes.



En voyant nos faiblesses reçues en héritage, nous compatissons et éprouvons un sentiment d'union.

Nous terminons une année en nous consolant de cette façon.



Ne pas exprimer qu'en réalité c'est la même vie fatigante qui recommence, c'est la politesse du jour.



Ce moment en famille est la preuve de la vie qu'ils ont vécue.



Merci.



Il faut accorder toute notre attention à cette fête! Ce bonheur est obtenu grâce à un travail assidu.



Il a beaucoup neigé, laisse ta voiture ici.

Entendu.



Un jour comme aujourd'hui, il ne faut pas la contrarier et il faut remercier le joyeux brouhaha de mes neveux et nièces.

Dès le premier jour de l'année, la mine des gens dehors est soucieuse, elle trahit leurs sentiments cachés et embrouillés.



Mieux vaut ne pas les regarder.



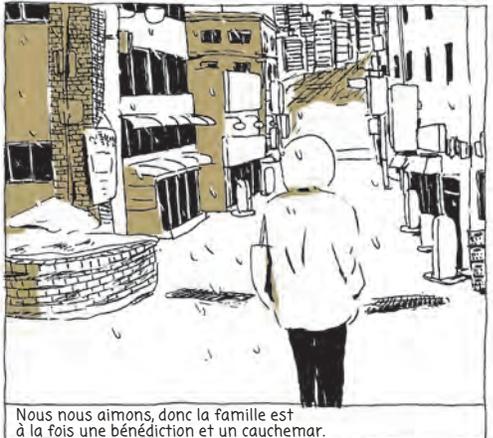
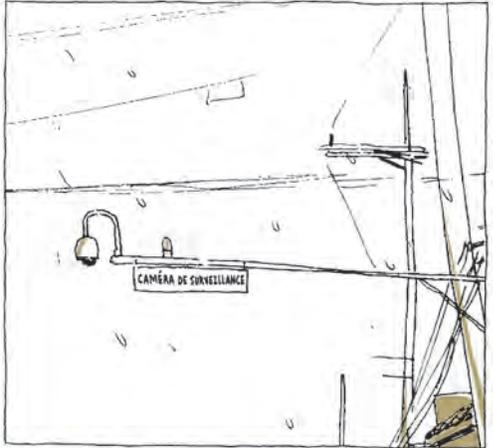
Ces fenêtres ne sont pas de simples fenêtres.



Ce sont celles de familles qui rient, pleurent
et veulent être heureuses.



Chacun veut satisfaire les attentes des siens
et s'inquiète de ne pas y arriver.



Nous nous aimons, donc la famille est
à la fois une bénédiction et un cauchemar.

Pour la fête, chaque famille a rempli son frigo et mangé jusqu'à satiété et, malgré ça, les étals sont encore pleins de fruits.



Mon sort n'est pas différent de celui de ces fruits restés sur les étals.



Le surplus de la société urbaine.

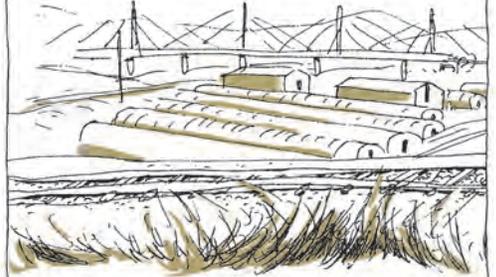


Dans la ville déserte où flotte la mélancolie de cette journée, j'ai le luxe d'avoir un café pour moi seule.



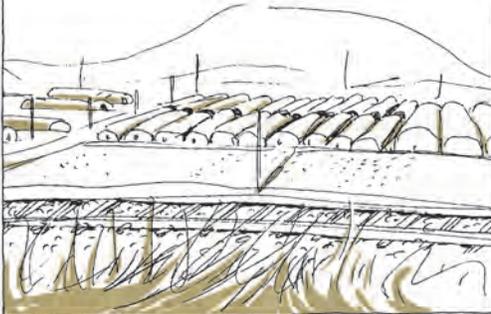


« Les mots "travailleur immigré" me rappellent un souvenir. »



« Quand j'étais écolière, mon oncle est allé travailler en Arabie saoudite et m'a rapporté un taille-crayon. »

« Si je l'ai encore ? »



« Bien sûr que non, je n'en ai plus besoin. »



« Je croyais que les ails et les oignons étaient cultivés par des mains de grands-mères... En fait, non. »



« Depuis quand les travailleurs immigrés cultivent-ils nos produits agricoles ? »

« C'est étrange, quand même. »

